

Philosophie et esthétique de la modernité

Approches phénoménologiques et sociologiques

7^e Séminaire annuel de l'URPh, Université de Liège, du 22 au 26 avril 2013.
<http://www.pheno.ulg.ac.be/colloques/201304-modernite/fr/>

(1) La *Kulturkritik* en réaction à la modernité

Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la civilisation européenne connaît, en partie sous l'effet d'un progrès technique extrêmement rapide, une transformation radicale. Les sciences se développent considérablement ; le monde industriel et les grandes métropoles métamorphosent les conditions d'existence de l'homme ; les formes d'expression sont bouleversées par l'émergence de nouveaux médias comme la photographie et le cinéma. En réaction à ces mutations culturelles et sociologiques, la *Kulturkritik* impose entre 1880 et 1930 son regard sévère sur la modernité (parmi les plus célèbres *Kulturkritiker*: Nietzsche, Freud, Weber, Spengler, Adorno..). Ce courant transversal met avant tout l'accent sur les travers symptomatiques de la civilisation moderne : mécanisation, réification, individualisme, relativisme, désenchantement. Le pessimisme culturel gagne progressivement tous les milieux intellectuels. Nostalgiques d'une époque révolue, les théoriciens de la *Kulturkritik* rejettent fermement la modernité décadente et s'insurgent contre la religion du progrès. La crise intellectuelle qui en découle donne par ailleurs naissance à des théories normatives voire élitistes, à la recherche d'une authenticité perdue, et opposées à la modernité technicienne en tant qu'elle ébranle les valeurs traditionnelles.

(2) Phénoménologie et crise du savoir

Baignant dans ce climat pessimiste généralisé, les phénoménologues prennent également part au débat. Astreinte, par vocation méthodologique, à la description des diverses formes de l'expérience, et soucieuse d'élucider sa propre situation historique, la phénoménologie s'est à son tour confiée l'exigence de prendre en compte le mode de relation que l'homme moderne établit avec le monde. Husserl montre, dans la *Krisis*, l'oubli fondamental dont témoignent la primauté des sciences positives et l'objectivisme qui lui fait escorte : celui de la raison, c'est-à-dire de la subjectivité, en tant qu'elle détermine tout ce qui est étant dans son apparaître et dans sa signification. Le savoir s'en trouve ébranlé, mais aussi l'être authentique et le destin de l'humanité tout entière. En ce temps de « détresse », souligne Husserl, l'homme perd de vue « ce qui donne globalement sens à sa vie culturelle, à l'ensemble de son "existence" » (*La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*). Dans un registre similaire, Heidegger critique dans *Être et temps* l'identification de la nature dévoilée par les sciences positives au monde. Pareille identification ne s'obtient selon lui que par abstraction et mathématisation de la réalité mondaine. La vie culturelle, en général, et l'art en particulier souffrent de cette dé-mondanésation. À l'ère planétaire de la technique, résultante de l'expansion tyrannique des sciences qui ne connaissent pas d'autre voie que celle du calcul, de la disponibilité et de la planification, les œuvres deviennent de simples objets voués à l'exhibition et à l'érudition, arrachées qu'elles sont à leur monde natif, suivant l'analyse menée dans « L'origine de l'œuvre d'art ». À son tour, Michel Henry dénonce la « barbarie » de la civilisation moderne, soit l'arrogante domination des sciences et des techniques qui provoque la séparation du savoir et de la vie subjective plus profonde, à l'en croire, que tout rapport intentionnel ou extatique au monde. Une vie qui ne peut faire l'épreuve d'elle-même que dans un « sentir » inaugural en lequel s'enracine toute culture véritable comme ce qui amplifie la vitalité même dont elle provient. L'art est, par excellence, l'activité assurant cette amplification. Or, c'est elle qui se voit menacée par l'hyperdéveloppement du savoir scientifique et de la

technicisation du monde qui en découle dans la mesure où il ne fait aucune place à la sensibilité, qu'il va même jusqu'à nier.

(3) Phénoménologie concrète et ambivalence de la modernité

À la même époque, d'autres penseurs entreprennent une anthropologie culturelle de la modernité. Celle-ci s'inscrit dans le sillage de la *Kulturkritik* tout en se défaisant progressivement du ton pessimiste qu'elle adopte. Le constat de départ est globalement le même : l'époque moderne est marquée par l'hypertrophie de la culture objective et de l'esprit calculateur (Simmel), par la dépersonnalisation que reflète l'anonymat des grandes villes modernes (Kracauer), par la perte d'aura, la massification de l'art et le culte des marchandises (Benjamin). Ces penseurs partagent avec les phénoménologues le goût pour l'analyse de la réalité empirique et participent à leur manière à la « concrétisation » de la phénoménologie (anticipant en ce sens les démarches de Schütz ou de Gurwitsch). Alors qu'il constatait l'échec de la sociologie phénoménologique, incapable selon lui d'analyser des faits historiques contingents, Kracauer a pu par exemple être considéré comme un « phénoménologue de la surface ». Pour des auteurs comme Simmel, Kracauer ou Benjamin, l'intérêt de la méthode phénoménologique réside dans la prise en compte des aspects concrets du monde. Le regard qu'ils portent sur la mode, le hall d'hôtel, les passages parisiens, la gestuelle féminine, les spectacles de variété, le cinéma fantastique, loin de se résoudre à n'être qu'anecdotique, a contribué à façonner une image plus nette de la civilisation au tournant du siècle. Et la plongée qu'ils proposent dans la réalité empirique appelle un regard ambivalent sur la modernité : tantôt critique, tantôt nostalgique, tantôt enthousiaste – parfois tout cela en même temps. Leurs textes ne se contentent plus de diagnostiquer les symptômes pathologiques de la modernité ; ils cherchent aussi à explorer ses productions pour en dégager les promesses d'émancipation. L'examen de la culture de masse appelle notamment un jugement nuancé. Celle-ci ne plonge pas toujours l'homme dans la barbarie la plus totale, elle peut aussi prétendre à une fonction démocratique et émancipatrice.

(4) Modernité technique et esthétique

À bien des égards, l'étude des formes artistiques renouvelées à l'ère moderne semble entraîner les philosophes de la modernité vers une analyse critique moins pessimiste. Ce « tournant esthétique » apporte un souffle nouveau aux analyses issues du sillage de la *Kulturkritik*. Les modes d'appropriation objective du réel que représentent les nouveaux médias photographiques, par exemple, ne laissent personne indifférent. L'analyse des conditions matérielles nouvelles de l'activité artistique et des rapports autres qu'elles engagent au corps, à l'espace et au temps, constitue l'une des missions de l'esthétique (phénoménologique) de la modernité. Mais elle pose évidemment question. Comment tenir compte des transformations techniques des pratiques artistiques sans les rejeter au nom d'une résistance au progrès ? Comment éviter les travers réactionnaires sans éluder les critiques légitimes de la violence moderne ? Comment proposer des analyses constructives du présent sans endormir pour autant sa vigilance (car les années 1930 portent aussi avec elles la menace d'un retour des idéologies) ? Que peut la méthode phénoménologique à cet égard ? Qu'apporte-t-elle à la lecture des transformations subies par l'époque moderne ?